Hervé Cariou



Futuria

Le futur proche décodé

Futuria

Le futur proche décodé



Image : Enrique Meseguer | Pixabay

Hervé Cariou

Futuria : Le futur proche décodé

Publication : 2022 | **seconde édition** revue et corrigée

Du même auteur :

1. Scythia : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. Brittia : L’Histoire méconnue des Bretons
3. Keltia : L’étrange Histoire des Celtes
4. Nâga : L'Histoire de la population nâga
5. Maya : L’Histoire de la population maya
6. Luzia : L’Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. Gaia : La Préhistoire revisitée
8. Koya : Les indices de la "génohistoire"
9. Sela : Des témoignages historiques surréels
10. Troia : L’Histoire de la Nouvelle-Troie
11. India : Les origines de l’Inde
12. Namaka : Les origines des peuples *antiques*
13. Europa : Les origines des Européens
14. Brittia II : Du Kalimantan à la Bretagne
15. NRYN : L’origine inconnue de notre humanité
16. Scythia: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. Ibéria : L’énigme proto-ibère
18. Furia : Les deux guerres mondiales décodées
19. Tè Ra : Quand l’Histoire dépasse la fiction
20. Origins of the Celts (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. Futuria : Le futur proche décodé



Auteur : Buffik | Pixabay

En l’an 2100

En guise d’introduction, nous proposons une variation sur le thème de l’anticipation : transposons-nous au début du prochain siècle et analysons ce qui s’est « passé » dans notre XXIe siècle actuel.

Les moyens de production

Les fusions-acquisitions se sont accélérées au XXIe siècle et, en Occident, une centaine de corporations concentrent la moitié des moyens de production. Plusieurs phénomènes handicapent ces moyens.

Tout d’abord, le parc vieillissant des centrales nucléaires n’a pas seulement provoqué des accidents sanitaires majeurs mais a contingenté la production électrique suite à des fermetures temporaires à répétition. Les super-réacteurs ont pris le relais mais ne tiennent pas leurs promesses.

Ensuite, le pourcentage de la population atteinte du cancer et qui vit donc par « procuration médicale » n’a cessé d’augmenter. Les raisons foisonnent et les accidents sanitaires évoqués plus tôt ne sont pas les seuls responsables. Par exemple, les moyens de production agroalimentaire doivent réviser continuellement à la baisse leurs standards de qualité.

Enfin, conséquence de l'endettement public perpétuel et de l'affaiblissement continuel des moyens de production, les budgets de la recherche scientifique sont si réduits que les solutions potentielles sont réduites d'autant.

Les fédérations

L'empire étatsunien a succédé à l'empire britannique et a suivi la même stratégie que son prédécesseur : le partitionnement ou la dilution des États forts. Dès la fin du XXe siècle, l'ex-Union soviétique fit l'objet d'une partition. Cela s'est poursuivi avec les nations fortes en Orient et en extrême Orient.

Dès la fin du XXe siècle, les États forts européens furent dilués dans une fédération. Et l'expérience fut reproduite sur d'autres continents. Dans les fédérations, la libre circulation des biens et des personnes règne. On note une exception : l'Europe se « mure » pour se protéger des grands flux de migrations humaines.

Les déplacements de population n'ont jamais cessé depuis les conflits du début du XXIe siècle. Les grands conflits régionaux à l'origine de partitionnement d'États ont laissé la place à des conflits régionaux à répétition pour l'accès aux ressources naturelles et en particulier, à l'eau.

Les fédérations et les États dont les régions maritimes avaient misé sur la désalinisation de l'eau de mer ont réussi à maintenir une certaine intégrité territoriale.

Les identités

Dans les fédérations, l'identité nationale a laissé la place à une identité fédérale ou corporative. L'identité nationale subsiste encore dans des pays issus de partitions. Mais ces nouvelles identités ne sont pas sans poser des problèmes car leur suivi administratif s'accompagne de défaillances à répétition.

Compte tenu de l'affaiblissement des moyens de production, le tiers des populations des fédérations vit en marge de la société. La fréquence des émeutes augmente, leur répression se durcit et la hausse constante des effectifs de police depuis plusieurs décennies n'arrange rien.

Les radicalismes identitaires inspirés du terrorisme du début du XXIe déclinent mais les attentats perpétrés dans les grandes cités restent encore très meurtriers. Ce ne fut pas sans impact sur la négation progressive des libertés individuelles.

Les perspectives

Les perspectives pour ce XXIIe siècle restent à la fois encourageantes et inquiétantes.

Du côté des bonnes nouvelles, les grandes corporations ont amorcé un virage énergétique trop longtemps ignoré. Enfin, la recherche scientifique liée à la météorologie reste moins affectée par les restrictions budgétaires et plusieurs scénarios concrets d'améliorations du climat existent.

Cela dit, les perspectives restent également inquiétantes et en particulier, dans le secteur économique et social. Les fédérations et les corporations échouent sur une redéfinition de l'organisation socio-économique car leur modèle n'est plus adapté.

Par exemple, ce modèle se débat entre l'automatisation croissante des moyens de production et le maintien d'une organisation socioprofessionnelle issue du XXe siècle. Et les dirigeants restent peu enclins à l'affrontement direct avec les ordres professionnels.

Enfin, la recherche médicale échoue et les maladies graves gagnent continuellement du terrain. Dans deux siècles, le cancer touchera l'essentiel de la population mondiale. Et la production répétée de nouveaux vaccins contre le cancer n'a pas donné les résultats escomptés.

Les options

Les incidents nucléaires se répètent et ne doivent rien au hasard. La santé déclinante des populations ne doit rien à la malchance. Enfin, la multiplication des conflits régionaux ne doit rien au hasard non plus. Nous payons déjà le prix fort pour avoir perdu plus d'un siècle dans la recherche d'options.

Sommes-nous affectés par une lente évolution et par les mentalités de clan associées ? Ces clans dont la survie dépendait de silex à peine taillés freinèrent longtemps notre évolution. Cela dit, un constat s'impose : nous sommes dans l'obligation de « muter ».

Notre évolution technologique s'est emballée dès le début du XXe siècle. Dans ce domaine, nous avons autant évolué dans les deux derniers siècles que dans les cinquante siècles précédents. Et une mutation économique et sociale ne compense toujours pas cet emballement.

Les dirigeants actuels des fédérations et des corporations pensent toujours détenir l'expertise requise. Mais ils sont impliqués dans les processus électoraux et commerciaux et ne disposent jamais de la disponibilité et de l'objectivité nécessaires.

Certains suggèrent de « réduire » la population mondiale (« deux parents, un enfant », etc.). Donc, à défaut de résoudre les problèmes, on les réduit. Mais comment devient-on une civilisation digne de ce nom sans relever un défi à la hauteur d'une civilisation ?

Pourquoi ne pas regrouper les meilleurs experts de la planète ? Pourquoi ne pas leur demander de proposer des scénarios cohérents de mutation économique et sociale incluant des phases de transition réalistes ? Et pourquoi ne pas débattre autour de ces scénarios ?



Auteur : Pexels | Pixabay

Le néomercantilisme

*« Le **mercantilisme** est un courant de la pensée économique contemporain de la colonisation du Nouveau Monde et du triomphe de la monarchie absolue, depuis le XVIe siècle jusqu'au milieu du XVIIIe siècle en Europe.* *Il considère que "le **prince**, dont la puissance repose sur l'or et sa collecte par l'impôt, doit s'appuyer sur la classe des marchands et favoriser l'essor industriel et commercial de la **Nation** afin qu'un excédent commercial permette l'entrée des métaux précieux".* *Cette croyance se généralise et plaide en faveur d'une vision dynamique de la politique de l'économie **nationale**. Les tenants du mercantilisme prônent le développement économique par l'enrichissement des nations au moyen d'un commerce **extérieur** convenablement organisé en vue de dégager un excédent de la balance commerciale. »*
Source : fr.wikipedia.org/wiki/Mercantilisme

Le mercantilisme s'éteignit avec la monarchie mais nous vivons actuellement une nouvelle forme de cette idéologie. Nous proposons ci-contre une définition du « néomercantilisme ».

*« Le **néomercantilisme** est un courant de la pensée économique depuis le XXe siècle en Occident.*

*Il considère que "le **milliardaire**, dont la puissance repose sur la capitalisation, doit s'appuyer sur la classe des revendeurs et favoriser l'essor industriel et commercial de la **multinationale**".*

*Cette croyance se généralise et plaide en faveur d'une vision dynamique de la politique de l'économie **mondiale**. Les tenants du néomercantilisme prônent le développement économique par l'enrichissement des multinationales au moyen d'un commerce **international** sans contraintes convenablement organisé en vue de dégager un profit. »*

Le néomercantilisme pose un autre problème : l'avilissement au nom d'un commerce international sans contraintes (et donc sans manifestations). Certes, le terme générique « mondialisation » s'impose depuis quelques décennies mais il ne met pas en valeur l'idéologie héritée du mercantilisme : une vision « monarchique » (toute puissante) de ceux qui concentrent les richesses.

De notre point de vue, la montée du communisme (URSS et Chine, 1945-1990) retarda le projet néomercantile. Un des objectifs de ce projet reste son extension au-delà de l'Occident. De nos jours, l'autocratie russe et le parti unique chinois freinent toujours sa réalisation. Du coup, nous évoluons au sein d'une curieuse sphère idéologique : des démocraties sans éthique économique et sociale luttent contre des autocraties.

Nous avons coutume de dire que les idéologies sont mortes et enterrées. Dans le meilleur des cas, cela souligne notre aveuglement volontaire car elles demeurent plus présentes (et déterminantes) que jamais.



Photo : Robert Jones | Pixabay

Les années 2020

La période 2020-2023 se déroule sur le même modèle que les années 1918-1921. Lors de l'hiver 1918-1919, le monde lutta contre un nouveau virus : l'influenza (celui de la grippe). L'hiver suivant passa de la pandémie à l'épidémie. Depuis cent ans, ce virus tue deux personnes sur dix mille chaque hiver (occidental). Durant tout ce temps, nous avons décidé de vivre sans contraintes (masque, distance, etc.).

À l'heure où nous écrivons, nous ignorons si le prochain hiver restera pandémique (par exemple, dix décès et plus pour dix mille personnes) ou deviendra épidémique (cinq décès ou moins). Nous pouvons néanmoins parier sur le second scénario car les virus qui agressent nos poumons montrent des constantes d'évolution depuis au moins un siècle.

Notre genre humain (le *sapiens*) existe officiellement depuis trois cent mille ans. Il est doté d'un système de lutte contre les bactéries et les virus : le système immunitaire. Sans ce dernier, notre humanité se serait éteinte depuis longtemps. Sa seule faiblesse (hors vieillissement et maladie chronique) se résume aisément : en présence d'un virus inédit, le système doit gagner du temps. Dans ce cas, les acteurs doivent soutenir le traitement des complications les plus graves. Or, pendant l'épidémie actuelle, des autorités sanitaires repoussèrent l'utilisation de ce type de traitement et faillirent à tous leurs devoirs.

On peut se questionner sur la cause de cette faillite. Tout historien de la Rome antique sait que les invasions « barbares » ne portent pas la principale responsabilité de la chute de l'empire. À l'époque des faits, la corruption des élites romaines dépassait l'imagination. À notre époque, la corruption pourrait atteindre un niveau équivalent. Pour l'instant, les indicateurs se limitent à quelques « affaires » médiatisées qui pourraient représenter la face visible de l'iceberg.

Depuis les débuts de la civilisation, le *sapiens* pourrait revendiquer une nouvelle appellation : le *corruptus*. Beaucoup d'entre nous, pour s'enrichir, renoncent à gagner honnêtement leur vie. Dans des milieux où le taux de chômage atteint des proportions graves, on peut comprendre (sans accepter) une telle dérive. Dans des milieux huppés, le franchissement de la frontière entre l'enrichissement et l'absence d'éthique questionne. Pour expliquer cette dérive, nous pensons qu'un complexe la soutient : celui de la supériorité. Or, il équivaut au racisme sur un point : certains restent supérieurs à d'autres. Dans l'Histoire, deux systèmes luttèrent contre cette ineptie : l'égalité des croyants (aux yeux du créateur) et l'égalité des citoyens de la République. Malgré cela, des « princes » modernes demeurent persuadés de leur supériorité.

Les années 2020 devront encore subir ce complexe qui scinde la population en deux (pour simplifier) : les milliardaires et les autres. Dans ce contexte, les millionnaires représentent seulement le potentiel de relève des premiers. Pour l'instant, ce clivage perdure grâce au rêve d'enrichissement (le *rêve américain* pour la version outre-Atlantique).

Fondamentalement, le *sapiens* se moque de l'enrichissement car entre son apparition et le début de la civilisation, trois cent mille ans s'écoulèrent. L'anthropologie pourrait même argumenter sur le fait que même s'il aspire à un certain confort de vie, il préfère se concentrer sur la vie sociale, la recherche et les arts.

Durant les années 2020, les *néoprinces* multiplieront donc les confinements, les restrictions et les obligations (vaccinales, etc.) pour écarter notre genre humain de sa voie naturelle. L'idéologie sous-jacente se résume aisément : consommez et taisez-vous.



Auteur : Simona | Pixabay

Les années 2030

Avec cette décennie, nous rentrons de plain-pied dans la futurologie. De nos jours, nous constatons déjà une tendance : la « tête dans les étoiles ». Pendant deux décennies, le rêve spatial se limita à un milliardaire. Désormais, d'autres le relayent.

Le *sapiens* semble attirer par l'inconnu. Or, son nouveau territoire d'exploration dépasse désormais sa sphère planétaire. Du coup, même si des *néoprinces* perpétuent un modèle de consommation, leur quotidien mercantile ne leur suffira plus.

Inutile d'être futurologue pour prétendre que nous poserons les pieds sur Mars durant cette décennie. Par contre, les administrateurs des multinationales sur Terre redoubleront de médiocrité. Cette faiblesse peut s'expliquer : la sphère privée dirigeante se renouvelle par la cooptation.

On connaît les dégâts de cette forme de promotion dans nos entreprises : elle ne promeut que des *domestiques*. Nous craignons donc que des anticipations du chapitre *En l'an 2100* se vérifient dans plusieurs domaines. Dans le chapitre suivant, nous allons donc proposer un modèle économique et social qui s'affranchit des problèmes de l'emploi. Nous ciblerons l'économie française car une telle

proposition doit s'appuyer sur des faits chiffrés et des institutions existantes. Cela dit, le principe qui la sous-tend ne se limite pas à un pays.



Photo : Manuel Alvarez | Pixabay

L'économie « quaternaire »

La population française comptait 43,2 millions de personnes en 1955 et 62,1 en 2008[1]. En parallèle, le nombre d'emplois s'élevait à 19,7 millions en 1955[2] (45,6 % d'actifs) et 26,2 en 2008[3] (42,2 % d'actifs). Pendant que la population croissait de 44 %, l'emploi évoluait de 33 %. C'est un déficit structurel « brut » de 11 %.

Le déficit structurel

Pour comprendre, nous allons utiliser les professions et les catégories socioprofessionnelles (PCS) de l'Insee[4]. Ensuite, on compare à « population égale ». Pour cela, on aligne la population de 1955 sur celle de 2008 et l'on conserve sa répartition par PCS. En résumé, pendant que les agriculteurs, les professionnels à leur compte et les ouvriers perdaient 10,5 millions d'emplois, les cadres, les professions intermédiaires et les employés en gagnaient seulement 8,4 millions. On note une corrélation avec les 2,1 millions de personnes au chômage selon les (légers) critères du Bureau international du travail[3] (BIT).

La projection linéaire

Entre 1955 et 2008, cinquante-trois années se sont écoulées et se projeter (de façon linéaire) en 2061 devient aisé. La population comptera 89,3 millions de personnes et 34,8 millions d'emplois (39 % d'actifs). Le chômage triplera (2,1 millions en 2008, 5,9 en 2061). Les tensions sociales deviendront extrêmes dès 2035 (4 millions de chômeurs selon les critères internationaux).

La masse salariale

En 2017, la masse salariale du secteur privé s'affichait à 559 milliards[5]. En 2014, celle du secteur public (étatique, territoriale, hospitalière) atteignait 278 milliards[6] et celle des collectivités locales approchait les 90 milliards[7]. En 2017, les dividendes distribués par les entreprises atteignaient 47 milliards d'euros annuels[8]. Ces dividendes représentent 5 % des trois masses salariales (privé, public, collectivités locales). En résumé, non contente de ne plus garantir le niveau d'emploi, notre économie orientée tertiaire génère peu de richesse.

Les réussites médiatisées dissimulent l'insuffisance de cette économie. Avec l'avènement du numérique, la situation ne s'améliore pas. Enfin, les approches « croissance » et « inflation » ne résoudront pas ce problème structurel.

Le distributisme

À la fin des années 80, un prêtre diocésain français, Joseph Wresinski (1917-1988) influence le Premier ministre de l'époque, Michel Rocard[9]. Le Revenu minimum d'insertion (RMI) naît. Il succède au « Minimum social garanti » de 1968. Dans un autre registre, un parti politique peut verser à ses membres une somme d'argent qualifiée de « revenu universel ». Depuis quelques années, des politiciens proposent de l'étendre à la population. Ces solutions dérivent du Speenhamland Act du comté du Berkshire (Angleterre, 1795) et de l'économie distributive de Jacques Duboin (banquier, industriel et homme politique, 1878-1976). Cela dit, tout revenu minimum ou universel reste une mesure d'urgence car dans une société en décroissance structurelle d'emploi, il enferme son bénéficiaire dans un revenu bas (voire définitif).

L'alternative

Pour résoudre le problème que pose l'économie tertiaire et numérique, nous sommes dans l'obligation d'inventer une économie « quaternaire ». Facile à dire. Dans ce cas, laissons libre cours à l'imagination et proposons un scénario débridé.

Dans ce scénario, toute personne qui souhaiterait être salariée serait affectée à un taux horaire (net) en fonction de sa formation et de son expérience. Elle percevrait un salaire mensuel minimum de 1000 € (nets). Elle devrait s'acquitter d'un nombre d'heures (1000/taux horaire). Ensuite, elle aurait la possibilité d'ajouter des heures (et de négocier leur taux horaire). Les 1000 nets représenteraient une

masse salariale annuelle brute de 360 milliards (1000 * 1,33 * 12 mois * 25 millions de salariés), soit 42 % de la masse actuelle.

Note : en 2020, le salaire moyen mensuel[10] s'élevait à 2957 € brut et 2225 net (2957/2225 = 1,33).

Dans ce scénario, c'est « zéro chômeur ». Or, cela ne résout pas le déficit structurel et beaucoup devront se contenter des heures « de base ». Même si les actionnaires (épargnants inclus) renonçaient à leurs « 5 % », cela ne règlerait pas le problème.

Depuis le début de la révolution industrielle, quel secteur produit-il le plus de richesse ? C'est le « secondaire », soit la transformation des matériaux bruts en produits finis[11].

De nos jours, on doit courir la planète en pleine pandémie pour acheter des masques. Depuis les années 80, des médias véhiculent l'idée que la transformation coûte moins cher ailleurs et que cela protège notre pouvoir d'achat. **Faux**. On peut acheter des masques (jetables) de fabrication locale sans payer plus. Beaucoup d'entre nous pensent que l'expatriation de la production gonfle les dividendes. **Faux**. Les « 5 % » les contiennent si les bénéficiaires ne s'expatrient pas.

Deux raisons poussèrent à l'expatriation des moyens de production : l'expatriation fiscale de certains bénéficiaires et le fait de polluer en toute quiétude. Certains objecteront que cela permet à des pays défavorisés d'étendre leur classe moyenne. **Faux**. Lorsqu'on travaille sur une chaîne de montage de voitures, on n'achète pas le véhicule qu'on contribue à produire en gagnant un dollar de l'heure.

En résumé, une économie « quaternaire » pourrait fusionner un secteur secondaire renouvelé, une relocalisation et une absence d'exclusion sociale.

1. https://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_d%C3%A9mographique_de_la_France
2. https://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1991_num_46_4_3716
3. https://dares.travail-emploi.gouv.fr/IMG/pdf/2010-050_-_Emploi_chomage_population_active_-_bilan_de_l_annee_2009.pdf
4. https://www.insee.fr/fr/statistiques/1283207
5. https://www.acoss.fr/home/observatoire-economique/publications/acoss-stat/2018/acoss-stat-n277.html
6. https://www.lemonde.fr/politique/article/2015/09/09/la-masse-salariale-de-l-etat-continue-de-croitre_4750452_823448.html
7. https://www.csfpt.org/statistiques/les-collectivites-locales-en-chiffres-2015

8. http://www.economiematin.fr/news-dividendes-entreprises-montant-2015-actionnaires-argent-classement
9. https://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Wresinski
10. https://www.insee.fr/fr/statistiques/2121609
11. https://www.renovablesverdes.com/fr/secteur-secondaire/
12. https://quotepark.com/quotes/1923256-henry-ford-the-economic-fundamental-is-labour/
13. https://www.lesechos.fr/tech-medias/hightech/comment-les-geants-de-la-tech-ont-perdu-1000-milliards-de-dollars-de-capitalisation-1384732



Photo : stafichukanatoly | Pixabay

Les ressources

Nos économies se basent surtout sur des ressources naturelles non renouvelables. Selon le site encyclo-ecolo.com, il reste moins de cinquante ans avant l'épuisement de l'argent, de l'or et de l'étain. Ensuite, nous disposons entre cinquante et cent ans de pétrole, de zinc et de plomb. Enfin, le gaz naturel, le cuivre, l'uranium, le **fer** et le nickel s'épuiseront autour de l'an 2100.

La ressource la plus utilisée reste le minerai de fer. D'ici 2100, nous devons donc tout repenser. L'épuisement du zinc minera l'industrie chimique. Celui du plomb nous privera de batteries. Le tarissement du cuivre délabrera nos systèmes et applications électriques. Enfin, les perspectives de trois sources d'énergie (pétrole, gaz, uranium) nous obligent déjà à déployer des énergies renouvelables. Comme la planète regorge de réserves de silicium, l'énergie solaire semble la plus attractive.

De nos jours, la plus grande centrale solaire se trouve dans un désert marocain et affiche un watt-crête de 72 mégawatts (MW) pour un demi-million de panneaux. Le watt-crête définit la capacité maximale de production. Dans le désert, on considère une efficacité de 50 % du fait de l'ensoleillement permanent (le jour). On parle donc d'une production moyenne de 36 MWh. Actuellement, nous produisons (dans le monde) 25 000 térawatts-heures (TWh) d'énergie électrique (source : ourworldindata.org/electricity-mix). Pour couvrir ce besoin, nous devrions donc

construire 694 millions de… centrales solaires. Évidemment, devant l'énormité de ce constat, nous avons recalculé ce nombre dans l'espoir de détecter une erreur.

En 2026, le plus grand parc éolien se construira au large des côtes britanniques. Il atteindra les 3,6 GWh, soit cent fois la production d'une centrale solaire. Pour soutenir la consommation mondiale, on devra donc construire près de sept millions de sites semblables. On respire un peu mais on reste loin du compte. À titre de comparaison, la plus grande centrale nucléaire au monde se déploiera en Inde et se contentera de 9,6 GWh (avec un risque sismique avéré).

En clair, nous devons découvrir de nouvelles sources d'énergie renouvelable. On peut déjà évoquer un projet de gaz renouvelable (jusqu'à 150 GWh par site).

Pendant ce temps, le pétrole, le charbon et le gaz produisent les deux tiers de notre électricité. Dans le camp des énergies renouvelables, seule l'hydroélectricité soutient la comparaison avec un sixième.

En France, par exemple, un individu consomme en moyenne 250 watts-heures (Wh). Même si la majorité des personnes sur la planète consomme moins qu'un Français, on ne considère que cette constante. Pour huit milliards d'individus, on parle donc de deux térawatts-heures (TWh), soit 0,008 % de la production mondiale. En clair, la consommation des particuliers relève de l'anecdote.

Par exemple, la consommation de certains secteurs industriels atteint 11,4 kWh par euro de valeur ajoutée (VA). Pour un **seul** euro, on parle donc d'une consommation 45 fois supérieure à celle d'un individu. Un site industriel qui génère 1,5 million euros de VA consomme donc autant que tous les Français réunis. On se pince pour y croire.

Nous constatons donc que nos moyens de production ne tiennent aucun compte des ressources. Cette fuite en avant dissimule mal une incapacité chronique à déployer une industrie digne de ce nom. Enfin, l'absence totale d'arbitrage ne permet pas de fixer une ligne rouge sur la consommation par euro de VA. Pourtant, un « arbitre » nous obligeait à déployer des trésors d'ingéniosité. Enfin, il nous inciterait à investir davantage dans la recherche.

Une interrogation demeure. Les *néoprinces* évoqués dans un chapitre précédent constatent leur « obésité » (en termes de ressources et de consommation d'énergie) et savent qu'ils courent à la faillite à l'horizon 2050. Dans ce cas, pourquoi ne préparent-ils pas leur futur ?



Auteur : Alexandr Ivanov | Pixabay

Les tendances

Dans un chapitre précédent, nous constations le déficit structurel continu de l'économie. Enfin, on soulignait que les approches de croissance et d'inflation ne résolvent pas le problème de fonds. Comme les *néoprinces* s'entourent principalement de *domestiques* en manque de créativité, deux options s'offrent à eux.

Dans la première, ils mettent en place un profilage de leurs employés afin de détecter, à tous les étages de la pyramide, les plus créatifs. Ils doublent ainsi un système de cooptation vétuste : le président nomme le vice-président qui nomme le directeur, etc. Évidemment, ils affronteront une fronde de leurs *barons* qui accumuleront les raisons de les congédier.

Les éléments ainsi promus se verront assigner un objectif prioritaire : réduire le « diabète énergétique » de l'entreprise et ainsi, augmenter la valeur ajoutée.

Dans la seconde approche, on entretient la surconsommation énergétique et la valeur ajoutée de l'entreprise s'effrite. Dans ce cas, il ne reste qu'une option : presser le *citron* (le consommateur). Comme ce dernier ne peut pas dépenser plus qu'il encaisse (emprunts inclus), ses ressources non monétaires (informations personnelles, données de santé, etc.) serviront de source de profit.

Les atteintes répétées aux libertés individuelles et au secret médical résultent de cette approche. Pour l'instant, le consommateur ne prend pas conscience que ses informations et ses données demeurent sa propriété et qu'elles représentent donc une source potentielle de revenu (pour lui aussi). Enfin, à propos de l'évolution médicale de nos sociétés, nous terminerons sur le thème du transhumanisme.



Photo : morhamedufmg | Pixabay

Transhumanisme et « décodage » d'Heidegger

Avant d'aborder le transhumanisme, nous devons d'abord résumer l'évolution de notre condition humaine.

De la condition humaine

À l'époque du chamanisme, notre conscience réduisait notre condition humaine à des réceptacles d'esprits (de la nature). Concrètement, nos mauvaises actions s'expliquaient par les facéties de mauvais esprits. Du coup, on s'empressait de les compenser par des incantations à des esprits mieux disposés. Le polythéisme ne fit que remplacer les esprits par des dieux et les incantations par des offrandes.

Le monothéisme provoqua un changement radical. Subitement, nous devenions des êtres pêcheurs en quête de rédemption. Nous prenions enfin conscience de notre humanité et cessions de nous cacher derrière un terrain de jeux pour esprits en mal de sensations.

Durant la Renaissance italienne, ce monothéisme traversa une crise de confiance. Cette dernière engendrera l'humanisme. Selon Joseph Pérez (1), *humaniste* existe depuis le XVIe siècle et désigne celui qui cultive (ou enseigne) les « humanités ». Par contre, *humanisme* apparaît seulement en 1878, dans un supplément du *Dictionnaire de la langue française* (le « *Littré* »). Il désigne « *La culture des*

belles-lettres, des humanités (humaniores litterae) ». Comme les *humanités* désignent les études scientifiques par opposition aux études bibliques, elles marquent la naissance d'un esprit de laïcité.

Depuis, l'humaniste laïc (pléonasme ?) cherche une alternative à l'être pêcheur : animal raisonnable, être de culture, membre de la communauté humaine, être politique, etc. En 1946, Jean Beaufret, philosophe français, demande à son ami Martin Heidegger, philosophe allemand : « *Comment redonner un sens au mot humanisme ?* ». L'humanisme traverse donc à son tour une crise de confiance. Dans sa réponse, la *Lettre sur l'humanisme*, Heidegger souligne qu'on ne peut réduire l'humain à sa seule condition humaine. Il propose plusieurs formulations (étonnantes) pour désigner notre être : « *l'homme est le berger de l'Être* », « *l'essence de l'homme n'est rien d'humain* » et « *le langage est la maison de l'Être* ».

Comme personne ne comprend la réponse, le transhumanisme apparaît. Il désigne les études scientifiques qui portent sur l'amélioration de la condition humaine : augmentation des capacités physiques et mentales et suppression du vieillissement. Depuis 1988, une association internationale porte le projet : *World Transhumanist Association* renommée *Humanity+*.

On récapitule : comme le monothéisme et l'humanisme n'apportent pas de réponse satisfaisante (ou compréhensible) à la question « *Qui sommes-nous ?* », on se précipite pour modifier ce que nous ignorons.

De la nature humaine

Nous ouvrons une seconde parenthèse qui éclairera la suite de l'article.

Selon Jeremy Bentham, philosophe et jurisconsulte anglais né en 1748, les individus conçoivent leurs intérêts uniquement sous le rapport du plaisir et de la peine. Plus ils augmentent le plaisir et plus ils diminuent la peine, mieux ils se portent. Comme chaque action provoque des effets positifs et négatifs (dont la durée et l'intensité varient), chaque individu procède donc à des « calculs ». Dès 1781, il nommera lui-même sa doctrine : l'utilitarisme. En fait, nous pouvons analyser notre propre quotidien pour constater que le plaisir (désir, etc.) et la peine (peur, etc.) jouent effectivement un rôle important dans nos décisions.

Que se passe-t-il lorsque la peine devient intolérable ? Pour répondre, on se contentera de deux anecdotes.

Au XVIIIe siècle, un certain Ned Ludd détruisait méthodiquement des machines (à tisser notamment) car elles représentaient une menace (de chômage) pour l'artisan qu'il était. Dans un registre différent, en 2016, le cinéma adaptait un roman d'anticipation de James Graham Ballard, écrivain britannique : *High-Rise*. L'auteur réduit la société à un immeuble où les résidents (éduqués et polis) vivent dans un environnement confortable et ultramoderne. Puis survient une panne de courant que personne ne peut diagnostiquer et réparer. Ensuite, la population de l'immeuble sombre dans les guerres tribales, le cannibalisme, l'inceste, etc.

Ces deux anecdotes partagent un sujet : la première prévoit que l'innovation augmentera nos problèmes et la seconde anticipe que l'innovation amplifiera nos pulsions. Comme le transhumanisme propose de fusionner l'homme et l'innovation, on peut suggérer d'évaluer les risques. Sinon, un jour, un « technicien de surface » oubliera de rebrancher la prise électrique et les humains modifiés tomberont tous en panne.

On complétera notre incursion dans la nature humaine par un concept de la Grèce antique. L'hybris désignait le plus souvent la « démesure ». Elle pointait un comportement ou un sentiment violent inspiré par des passions : orgueil, arrogance, excès de pouvoir, etc., sans parler du vertige qu'engendre un succès continu. Les Grecs lui opposaient la tempérance et la modération qui incitent à la connaissance de soi et de ses limites.

Enfin, même si nous ne développerons pas le sujet, on ne peut passer sous silence un rêve de l'humanité : la jeunesse éternelle.

Du dérapage du transhumanisme

Dans sa page *A propos* (*About*), le site Humanity+ considère son rôle comme celui de principal défenseur des valeurs transhumanistes « positives ». Cela inclut la longévité en bonne santé (extension extrême de la vie) et les sciences et technologies qui peuvent créer une humanité « plus humaine ». Sur ce dernier point, la page reste vague mais on note le positivisme.

Or, dès 1999, cela dérape. Lors d'un colloque consacré à Heidegger et à la fin de l'humanisme (?), Peter Sloterdijk, philosophe allemand, envisage un nouveau

système de valeurs. Ce dernier répondrait à la production d'êtres nouveaux et légitimerait le pouvoir de bénéficiaires de technologies d'amélioration de l'être humain (2). Pour Sloterdijk, le transhumanisme devient une transition vers ce système de valeurs dit post-humaniste.

En 2002, Kevin Warwick, professeur de cybernétique à l'Université de Coventry, en rajoute dans son livre *I, Cyborg* (3). Selon lui, dès l'an 2100, les humains qui refuseront de « s'améliorer » formeront les « chimpanzés du futur » (sic).

En 2016, Playboy interviewait Ray Kurzweil, directeur de l'ingénierie chez Google (4). Kurzweil pense que les progrès de la technologie et de la médecine nous poussent vers une période de profond changement évolutif au cours de laquelle les ordinateurs surpasseront le cerveau et nous permettront de vivre éternellement (dès 2045).

On récapitule : des « êtres nouveaux » exerceront le pouvoir sur des chimpanzés. Ceci dit, les ordinateurs surpasseront le cerveau des êtres nouveaux. De toute façon, comme on ne comprend rien à la lettre d'Heidegger, on décrète la fin de l'humanisme. Doit-on miser sur les ordinateurs pour décoder cette lettre ? Non : nous démontrerons en fin d'article que cela reste à la portée d'un chimpanzé.

Enfin, on attire l'attention sur une dérive peu documentée. D'un point de vue strictement économique, l'être humain reste une « ressource ». Au cas où vous en douteriez, adressez-vous à votre direction des Ressources humaines. La bonne nouvelle se résume ainsi : les « ressources » disposent de moyens de pression car sans elles, l'économie ne fonctionne pas. Que deviendront ces ressources une fois que des ordinateurs feront mieux ? En un mot, elles deviendront « inutiles » et du même coup, leurs moyens de pression deviendront obsolètes.

En 2017, Yuval Noah Harari, historien israélien, donnait une conférence en petit comité au Collège des Bernardins (5). Il alertait : ceux qui n'apporteront plus de valeur ajoutée sur les intelligences artificielles ne cesseront de grossir en nombre. Les élites devront donc combattre les inutiles et ne perdront rien à les faire « disparaître ». Pour lui, on doit même réagir avant 2040.

De la contre-offensive

La réaction pointe déjà mais reste marginalisée ou noyée dans la masse d'information.

En fait, elle remonte au moins à l'année 1958. Cette année-là, Hannah Arendt, une philosophe allemande naturalisée américaine, abordait déjà le sujet dans son ouvrage *The Human Condition* (6). Selon elle, dès son époque, la recherche scientifique s'oriente vers la vie « *artificielle* » et coupe le lien qui maintient l'homme parmi les « *enfants* » de la nature. Elle faisait référence à des essais de bébés-éprouvette qui argumentaient déjà sur la création d'humains améliorés voire « *supérieurs* ». Elle théorise également l'envie d'échapper à la condition humaine par l'espoir de prolonger l'existence. Toujours selon elle, des savants de son époque évoquaient aussi la production en moins d'un siècle d'un « *homme futur* ». Enfin, ce dernier (de facture « personnelle ») sonnerait comme une révolte contre notre existence humaine qui vient de « *nulle part* » (d'un point de vue laïc).

Notre nature pourrait-elle abriter une révolte redondante ? Chassé du paradis, on commence par la colère contre Dieu : on veut donc s'égaler à lui. Ensuite, on s'impatiente sur notre raison d'être : on créera donc notre propre « création ». Au vu de ce comportement capricieux, notre humanité actuelle peut-elle revendiquer l'âge adulte ?

En 2016, Paul Jorion, anthropologue belge et professeur associé à l'Université catholique de Lille, déclare : « *nous avons lancé le processus de deuil de notre propre espèce* » (7). Enfin, il insiste sur la distinction entre robots (non humains) et cyborgs (humains modifiés) car le transhumanisme entretient la confusion. Il pense qu'une réaction mondiale peut empêcher le processus mais il pose une étrange question : « *en a-t-on vraiment envie* » ? Comme il ne développe pas, réfère-t-il aux élites et/ou aux futurs inutiles ? À travers son témoignage, on note que le messianisme technologique d'éternité déstabilise la promesse d'éternité (induite par l'ascension du Christ).

En 2018, François-Xavier Bellamy, professeur agrégé de philosophie et homme politique français, publie *Demeure* (8). Selon lui (page 112), le transhumanisme vise moins à réparer le corps humain qu'à le remplacer. Cet objectif s'appuie sur le mépris de notre condition humaine. Ensuite (page 114), sur le fonds, il considère que le terme anti-humanisme serait plus approprié. Quand on aime être humain, pourquoi rêver d'être un « *post-humain* » ? Ensuite, il théorise : penser qu'on a

tout à gagner dans le transhumanisme relève d'une grande déprime. Enfin, il s'inquiète pour notre humanité, ce « *trésor irremplaçable* », malmenée par un « *fantasme techniciste* ».

Dès 2015, Olivier Rey, philosophe français, maniait l'humour sur le sujet (9). Il rappelle que Malthus conseillait aux pauvres de limiter leur descendance. Or, les riches (même en petit nombre) causent bien plus de dégâts. Il rappelle la foi moderne dans les sciences et techniques pour façonner un monde plus agréable à vivre. Or, notre monde ne cesse de se dégrader et notre capacité d'adaptation par la même occasion. Pire : nos mauvaises décisions se multiplient. Doit-on poser des limites à notre puissance ? Non, on développe des fantasmes de superpuissance. Doit-on accepter une communauté de destin ? Non, on divisera l'humanité en castes. Doit-on se confronter à la réalité ? Non, on poursuit des chimères. Doit-on se réformer pour continuer à vivre ? Non, on entretient des échappatoires de notre condition humaine. Enfin, il nous place devant une alternative. Soit la science contemporaine peut appréhender le vivant et elle le « *dissout* ». Soit le vivant ne peut s'appréhender (…) par la science actuelle et il nous oblige à une profonde remise en cause.

Comme on ne peut pas passer en revue tous les auteurs, on conclut avec Jacques Testart, biologiste français qui dirigea la naissance du premier bébé éprouvette en France en 1982. En 2018, le magazine *L'incorrect* l'interviewait (10). On cite :

« Le libéralisme, c'est la compétition entre les individus, les groupes, les États, etc., tout comme l'eugénisme, qui vise à sélectionner les êtres humains en fonction de leur potentiel. On rentre dans une logique productiviste : la recherche du profit par tous les moyens. Contre cette dérive de nos sociétés modernes, je prône, à la suite de Jacques Ellul et de bien d'autres, la décroissance. Deux périls se présentent à nous à l'horizon ***2050*** *: un péril environnemental, notamment climatique, et un péril transhumaniste, avec la menace d'un homme "augmenté" destiné à satisfaire tous les critères d'une société productiviste sans avoir plus rien d'humain. »*
fr.wikiquote.org/wiki/Jacques_Testart

On ne s'aventurera pas sur le terrain de la décroissance. Par contre, le « père » du premier bébé éprouvette coupe le cordon ombilical de nos dernières illusions. On résume : pendant qu'on disserte sur l'humanisme et sa version « trans », la logique productiviste se moque totalement de nos débats. Notre humanité se résumerait donc à un « *parc humain* » pour reprendre une expression de Sloterdijk (11). On

peut donc traduire « hommes nouveaux » par « hommes machine ». On comprend mieux pourquoi le transhumanisme assimile les cyborgs (les humains « augmentés ») et les robots.

Du décodage de la lettre

Pour rappel, en 1946, Jean Beaufret, philosophe français, demanda à son ami Martin Heidegger, philosophe allemand : « *Comment redonner un sens au mot humanisme ?* ». Dans sa réponse, la *Lettre sur l'humanisme*, Heidegger souligna qu'on ne pouvait réduire l'humain à sa seule condition humaine. Il proposa plusieurs formulations énigmatiques pour désigner notre être : « *l'homme est le berger de l'Être* », « *l'essence de l'homme n'est rien d'humain* » et « *le langage est la maison de l'Être* ».

En philosophie, le concept de l'être s'avère à la fois le plus simple et le plus… vide. Il est donc impliqué dans tous les autres concepts. La majuscule désigne « l'être en tant qu'il est ». La Grèce antique distinguait la philosophie *première*, la science de l'être en tant qu'être, et la *seconde*, la physique. La première s'intéressait aux principes de l'*étant*. Ce dernier permet de distinguer l'expérience de l'humain immergé dans le monde et l'essence de cette présence humaine. L'essence d'un être désigne ce qu'il est vraiment.

Pour le décodage, Heidegger donne un premier indice : le berger. Ce dernier gère la transhumance (le flux) des moutons (le vivant). Nous proposons donc le flux du vivant (êtres, cellules, gènes, etc.). Comme on n'abandonne pas un flux à lui-même, cela exige un « berger ». Heidegger livre un second indice : « *le langage est la maison* » du flux du vivant. Or, toutes les formes de vie partagent un langage commun : les lettres (les types de bases nucléiques) et les mots (les codons) du code génétique.

Pour Heidegger, notre essence n'est rien d'humain. On peut éviter les interprétations hâtives : essence divine, âme, etc. La philosophie s'affranchit des préjugés et de la métaphysique (au sens ésotérique du terme). La philosophie *seconde* se résumait à la physique. Par défaut, des philosophes grecs décrivaient la première comme « *après la physique* ». Selon nos connaissances modernes, seule la physique quantique se trouve au-delà de la physique.

Si notre essence est de nature quantique, quel est son « réservoir » ? La plus grande découverte de la génétique reste peu médiatisée. Pour faire simple, notre génome

n'occupe que quatre pour cent de l'espace de notre ADN. Nos instruments actuels ne peuvent voir le contenu du « reste ». Du coup, des généticiens le qualifient d'ADN « poubelle » (au pire) ou d'emballage (au mieux). Un tel volume, vingt à trente fois plus spacieux que notre génome, constituerait un excellent réservoir. Nous proposons donc que notre génome se résume à une simple interface entre notre nature quantique et le monde physique.

On résume : l'homme est le « berger » du vivant en général et du langage (principalement quantique et encore inconnu) qui soutient la vie. En clair, « il est » le gestionnaire de « ce qui est ». On peut même prédire que les « hommes machine » altéreront leur réservoir quantique et perdront leur véritable essence (nature). Du même coup, à l'image d'intelligences artificielles, leur capacité à gérer le vivant deviendra nulle. Autrement dit, les « chimpanzés du futur » représenteront notre seul espoir d'évolution (de gestion du vivant).

1. *De l'humanisme aux Lumières : Études sur l'Espagne et l'Amérique*, Casa de Velázquez, page 161
2. *L'impact et les enjeux des nouvelles technologies d'exploration et de thérapie du cerveau* (Rapport). Rapport n° 476 (2011-2012) de MM. Alain Claeys, député, et Jean-Sébastien Vialatte, député, fait au nom de l'Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et technologiques, déposé le 13 mars 2012, section II B
3. https://www.press.uillinois.edu/books/?id=p072154
4. https://www.playboy.com/read/playboy-interview-ray-kurzweil
5. https://www.challenges.fr/high-tech/internet/pour-l-auteur-de-sapiens-l-intelligence-artificielle-va-detruire-la-plupart-des-emplois_507756
6. https://calmann-levy.fr/livre/condition-de-lhomme-moderne-nouvelle-edition-2018-9782702165362 (pour la traduction française)
7. http://nomdezeus.fr/economie/paul-jorion-deuil-espece/
8. https://www.grasset.fr/livres/demeure-9782246815587
9. « C'est la taille qui compte, entretien avec Olivier Rey », Gaultier Bès, *Limite*, n° 1, septembre 2015, page 75
10. « Parler de droit à l'enfant est une perversion », Jacques Testart, *L'Incorrect*, n° 12, septembre 2018, page 48
11. https://petersloterdijk.net/oeuvre/regles-pour-le-parc-humain/